Quand Lausanne revêt ses robes de lumière – deuxième partie, **avant que la nuit ne tombe -**

En un lointain presque suranné, on a fréquenté trois ans durant cette ville pourrie qu'est Lausanne. Pourrie de toutes les mochetés de son architecture délirante, de sa circulation que l'on n'a pas encore réussi à maîtriser, de toute cette laideur qu'une agglomération sait vous offrir à pleines brassées. Et pourtant, et c'est là cette contradiction flagrante que l'on n'explique pas, à la retrouver, à en arpenter ses rues, à découvrir une nouvelle fois ses vieilles pierres, car il y en a aussi, on se surprend à comprendre que malgré tout, malgré ces handicaps presque rédhibitoires, on l'aime quand même. Qu'on l'aime comme si quelque part elle était une vieille amie avec laquelle, sans tenir compte de personne, ni d'aucun sentiment politique ou patriotique quelconque, on se comprend. Et que pour quelques instants qui sont agréables, et quel que soit le temps qu'il fait, on se promène côte à côte, main dans la main, et que surtout l'on se parle.

- Vois ceci, vois cela, me dit-elle. Regarde par ici. Cette rue, cette encoignure, cet espace où il est resté une ambiance. Et n'oublie surtout pas les hommes et les femmes qui passent. Tous différents. Tous avec une histoire, un passé et un avenir. Eux tous qui s'oublieront aussi.

Car il faut bien l'admettre, et cela fait partie de notre philosophie fondamentale, la foule que l'on peut y découvrir aujourd'hui, demain elle ne sera plus pareille. Et dans dix ans, elle ne sera plus composée que de la moitié, ou du tiers des gens d'aujourd'hui. Et dans cinquante ans, qui de ceux-là, de celles-là, seront-ils encore au rendez-vous ? On les comptera sur les doigts de dix mains peut-être.

L'homme passe. La ville demeure. C'est ce qui est fascinant. Certes, elle pourra changer d'allure, elle pourra qui le sait, ne perdons pas espoir, retrouver meilleure figure. Il n'y aura plus cette pourriture infâme qu'est la circulation. On ne mélangera plus ces mécaniques ici indésirables et l'homme qui ne demande qu'à se promener tranquille, ou simplement suivre un programme, même rapide, sans avoir à l'affronter. Que les rues en soient déchargées et que la ville enfin respire, comme autrefois, après avoir été étouffée pendant des décennies où l'homme, dans ses conceptions, avait perdu pied.

Lausanne avait mis ses belles robes de lumière. C'était avant-hier. J'étais là pour le constater. Et une fois de plus il me semblait n'être qu'un œil. Il y avait tellement de choses à voir. Il y en avait tellement même que l'on ne savait plus de quel côté regarder. Et l'on s'étonnait, devant des sujets si beaux et si nombreux, que les gens passent, sans s'arrêter, pressés comme toujours, ayant un but qui n'est pas celui de flâner, comme on disait dans le temps, de prendre son temps, de s'arrêter pour regarder une échoppe pleine de lumière, pour jeter un regard compatissant sur cette jeune fille assise à faire la manche. On sait qu'elle fait partie d'un clan, qu'elle n'a aucune infirmité, et qu'elle n'est là, à sa

juste place qu'elle occupera demain encore, et puis après-demain, pour tenter d'accroitre la cagnotte, si faire se peut, avec laquelle une tribu, quelque part dans la ville, pourra vivre. Dans quelles conditions exactes ? On ne le sait pas. Jette un sou et va ton chemin. Que pourrais-tu faire face à la grande misère des hommes, et surtout celle de ceux qui ne sont plus chez eux ni qui ne le seront probablement plus jamais, ayant échoué sur le pavé de l'immensité des cités.

Et le soir aussi descend sur la ville. Dont les lumières soudain font que cet après-midi somme toute triste, un peu de soleil il y a quelques heures, et puis le ciel s'était à nouveau plombé pour offrir même quelque goutte, là-haut ce devaient être des flocons, retrouve une mine fort accueillante. Les lumières dansent dans tes yeux qui n'ont jamais cessé d'être ceux d'un enfant. Et puis même, tu t'en voudrais d'avoir oublié ce regard curieux et naïf pour n'être plus qu'un adulte sérieux qui ne sait plus voir, qui n'a plus un cœur qui bat toujours jeune, il te semble, là dans ta poitrine, et qui ne sait même plus que ton pas aisé encore est un miracle dont tu devrais profiter en accordant toute ta reconnaissance à cette providence qui semble encore veiller sur toi.

Ces sentiments qui se prolongent, font, et tu en a l'impression très vive ce soir, qu'ils te grandissent. Qu'ils t'élargissent. Qu'ils te rendent bon, ce qui n'est sans doute que présomption inconsidérée. Et qui surtout, une nouvelle fois, te permettent de bien la voir, ta ville, celle-là même que bientôt tu salueras sans amertume, sans regret, prêt à y revenir dès que tu le pourras.

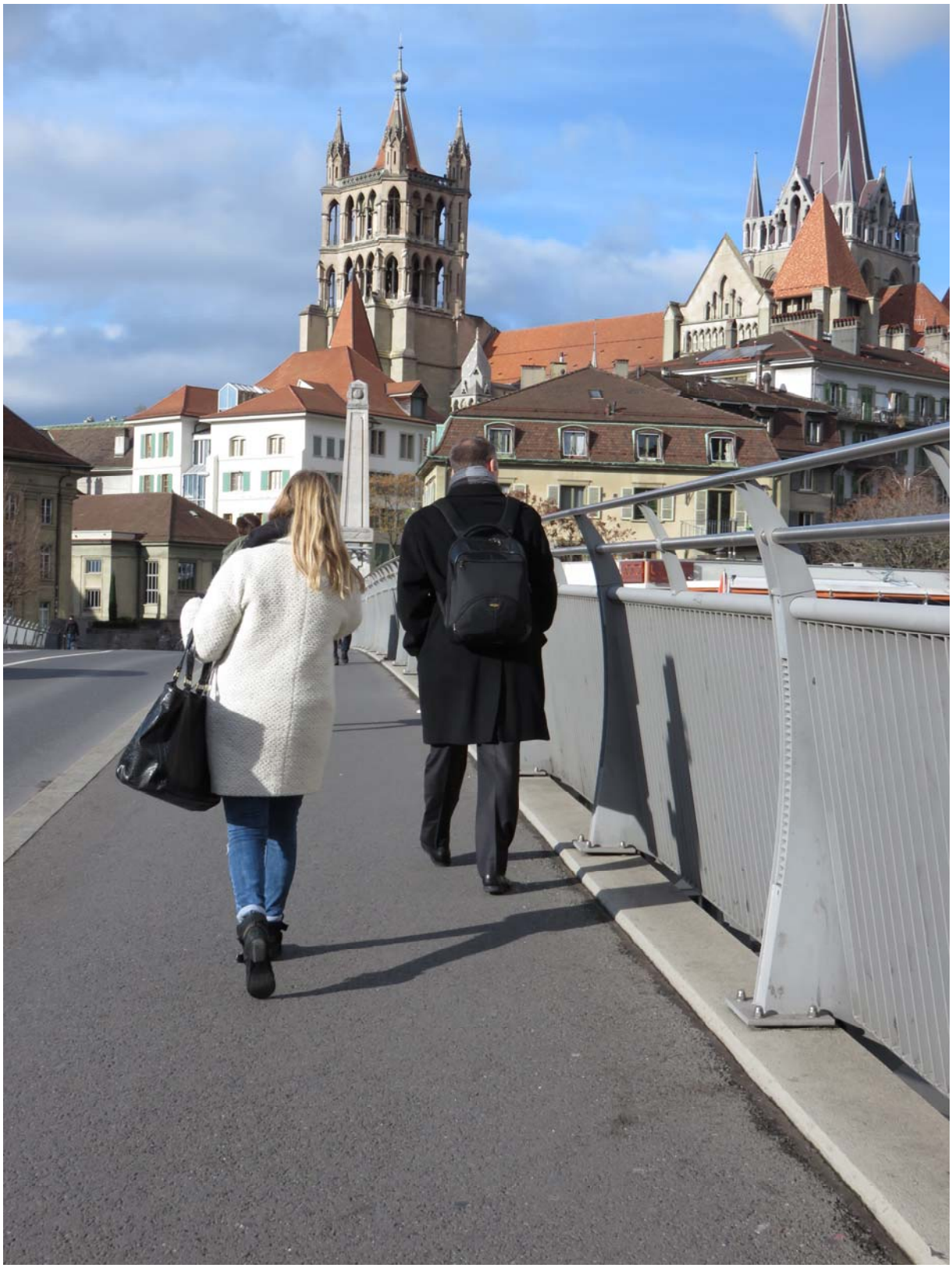
Architecture

Elle était toute seulette, ou au contraire faisait partie d'un ensemble que l'on a massacré. Elle voisine désormais avec la création d'un architecte ivre, ils le sont presque tous !, alors qu'il avait repris sa planche à dessin pour y dessiner des choses infâmes. Son patron n'avait jamais abandonné les plots de son enfance qu'il aimait tant à aligner ou à mettre les uns sur les autres !

Ce pouvait avoir été une révolution dans la ville. Les Retraites Populaires y installèrent leurs bureaux. Et depuis lors combien de mille millions de voitures ont défilé dans cette pauvre rue Caroline qui n'est plus qu'un couloir où ceux ou celles qui ont le courage de l'affronter à pied, passent avec une rapidité étonnante. C'est bien là que tu prends ta meilleure dose de poussière et de pollution. Et si après tout on l'aimait, cette odeur des temps moderne, et à tel point qu'on redouterait de la perdre ? Qui sait !

Mais un immeuble aura toujours deux côtés. Sincèrement, sans parti pris, que faut-il penser de cet ensemble ? Au loin, à gauche, se profile de CHUV dont les fondations monstrueuses se mettaient en place alors que nous fréquentions cette ville à l'avenir architectural bien incertain.

Une ombre inquiétante plane sur la ville. Là-bas une grue. Quelle horreur rajouterait-on encore à cet ensemble ? Et pourtant il faut s'en rendre compte, construire en hauteur, est la seule solution qui s'imposera bientôt.



Retrouvons l'ancien. Et vous passants, et moi qui vous accompagne, marchons vers notre destin… Pourrait-on dire que les blondes sont toujours jolies ? De dos, assurément !

Du moment que l'ancien Calife veut prendre la place du nouveau Calife, il n'est pas de trop de parler à nouveau de la femme de l'ancien Calife qui en reste amoureuse comme aux premiers temps de son califat !

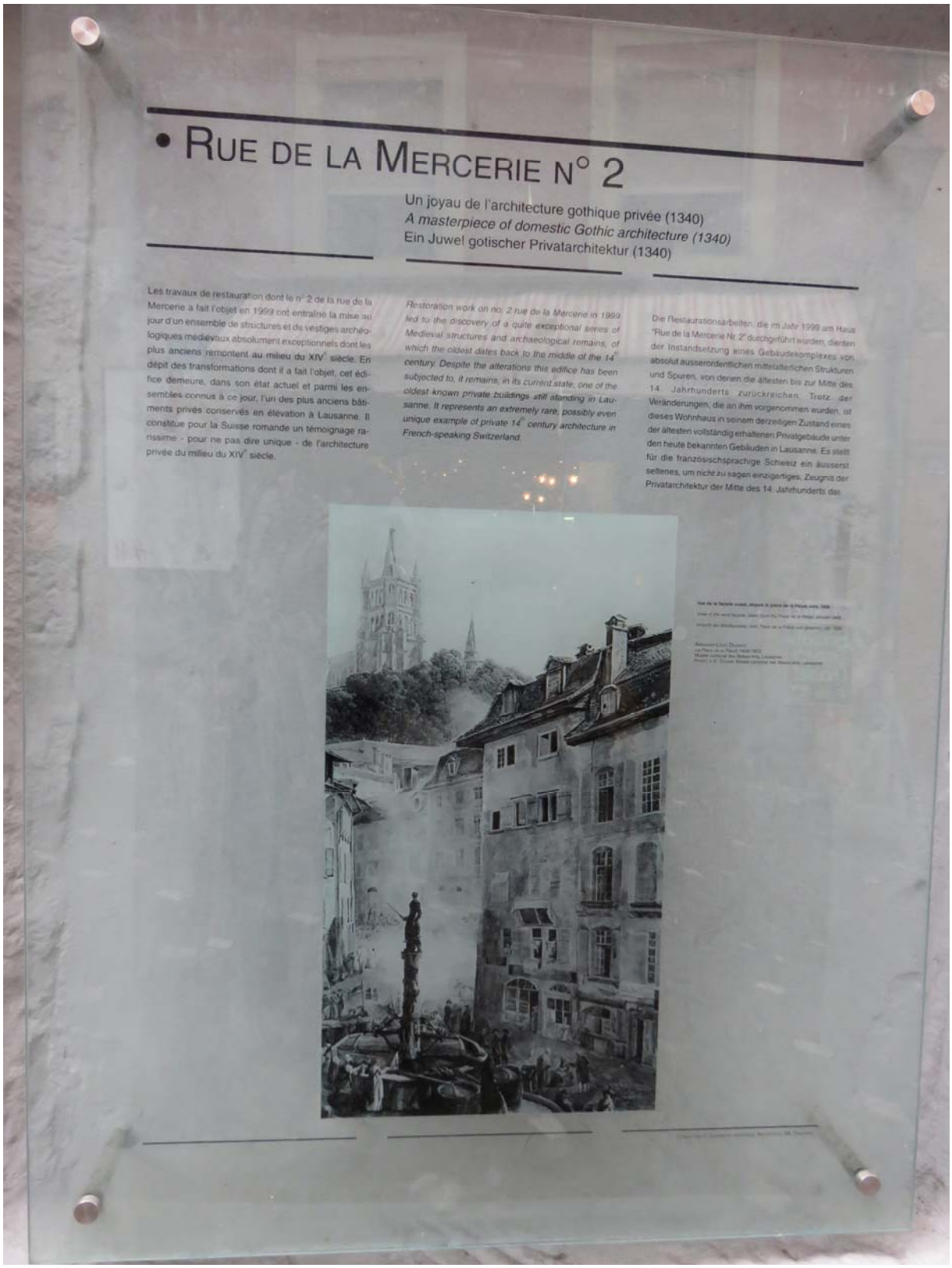
Un P'tit bar où l'on s'arrêterait si l'on avait le temps. On s'arrêterait d'ailleurs dans tous les P'tit bars de la ville pour y philosopher la moindre. Mais voilà, on est plus pressé encore que ceux que l'on croise, et au contraire de tout ce que l'on a pu dire plus haut. D'où la nécessité, en fait, de ne jamais croire personne, et d'aller son chemin comme si on était cet être unique sur le berceau duquel, un jour, le providence s'était penchée pour nous offrir non seulement la vie, mais aussi la raison !

Il n'apparaît pas que ce soit un grand jour pour les vélos.

Les Escalier du Marché est un vieux Lausanne qui demeure, beau et sympathique.

Quand les vieilles pierres prennent de l'âge.

Au bas des Escaliers du Marché, une devanture superbe pour cette galerie et la façade du café du Grütli, on est là dans ce qu'il y a de plus traditionnel en Suisse et qui a du retenir l'attention de maints photographe. Elle est très belle et très attachante.



Une histoire de panneaux.

Une histoire d’hydrant.

Escaliers du Marché de bonne mémoire.

Le superbe ensemble architectural, cette fois-ci vu d'en bas. Un vieux Lausanne plein de charme et somme toute assez peu fréquenté. On y passe pour se rendre de la cathédrale à la Palud. « Sur la Place de la Palud, il y avait une statue, maintenant qu'elle n'y est plus, c'est Chaudet qui montre … » vous connaissez la suite bien de son époque et bien de chez nous !